

Veilleurs de mémoire

Histoire vraie
d'une danse poignante
entre oubli et lucidité

Lilie

Lilie

Veilleurs de mémoire

© Lilie, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4507-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

Le réveil

5 h 07. Le réveil est brutal. Non pas brutal, saisissant. Une sensation étrange m'a saisie à la gorge, resserrant progressivement son étreinte, faisant sursauter mon corps qui plonge dans un vide abyssal. J'ouvre les yeux rapidement. Il me faut quelques instants pour m'habituer à l'obscurité de ma chambre. Ma chambre... Ma chambre ? Un doute s'installe. Mon corps réagit en se raidissant et mon cœur s'accélère sans que je ne puisse maîtriser quoi que ce soit. Je le sens pulser dans ma gorge, dans mes oreilles.

Je suis forcément dans ma chambre. Où suis-je sinon ? Je me suis endormie dans... Dans ma chambre... Oui... Un vent de panique souffle en moi et rien ne l'apaise. Une inertie asphyxiante s'empare de moi. Pendant plusieurs minutes, je suis clouée dans ce lit, incapable d'agir, de réagir ni même de penser.

Chercher des objets connus. Oui, c'est ça. Je dois chercher des objets pour reconnaître le lieu et enfin calmer cette angoisse écrasante. Difficilement, je me lève à la recherche d'un interrupteur qui offrirait la lumière dont mon esprit a besoin. Après quelques instants de tâtonnement, un orteil cogné au coin d'un meuble et un cri de douleur étouffé, je le trouve enfin. Me voilà sortie de l'obscurité ! Je vais pouvoir me rassurer et cette simple idée ralentit l'emballement de mon cœur parti au galop. Mon regard se pose d'abord sur le lit dans lequel j'ai dormi. Les draps me sont familiers, de couleur crème et parsemés de fleurs printanières. Le lit est un lit pour deux personnes et, étant donné les draps chiffonnés et la couette retournée, il m'a offert une nuit agitée. Mes yeux se lèvent et aperçoivent ma commode. Ma commode ? Elle y ressemble étrangement, mais je ne la reconnais pas. Non impossible, ce n'est effectivement pas la mienne. Le bois brillant et trop clair semble avoir été ciré de trop nombreuses fois par une personne allergique à la poussière et fanatique du ménage. Les trois tiroirs ne présentent aucune poignée, contrairement à la mienne.

Mais où suis-je ? Voilà que l'affolement s'agrippe à moi et s'incruste dans chaque cellule de mon corps. Dans quel endroit ai-je dormi ? D'ailleurs, je ne me rappelle plus m'être endormie.

Patricia, calme-toi. Souffle, rappelle-toi, allez, tu vas y arriver.

Rien. Le vide intersidéral. Le trou noir. Je ne me rappelle ni avoir mangé, ni m'être couchée, ni même m'être mise en pyjama.

Complètement déroutée. J'ai envie de hurler, mais ma gorge est beaucoup trop nouée pour émettre le moindre son.

Complètement affolée. Perdue ? Enlevée ? Séquestrée ? Drogée ? Je viens de me réveiller dans un endroit inconnu sans aucun souvenir. Cela pourrait correspondre. Comme dans une de ces séries thriller que je m'abstiens de regarder pour m'éviter des angoisses inutiles.

Complètement terrorisée. Chaque partie de mon corps oscille entre immobilisme oppressant et tremblements convulsifs. Mes pensées se paralysent dans ce vide abyssal créé par l'absence de mémoire. Je... Je ne sais pas. JE NE ME SOUVIENS PAS. Et ces cinq mots me terrifient. Je ne me souviens pas.

Je dois faire quelque chose. D'abord paralysée par la peur, son Alter ego courage finit enfin par pointer le bout de son nez. Et bien que les larmes coulent et que mes sanglots sourds limitent ma respiration, je décide de sortir de cette pièce qui m'est étrangère. J'enfile le premier vêtement sur lequel mes yeux se posent. Je le reconnais. C'est le mien ! Ou plutôt la mienne ! Ma robe de chambre ! Impossible de me tromper : il y a cette tâche sur la manche écru, souillure faite par une de mes filles lorsqu'elle me l'avait empruntée l'hiver dernier. Un élément connu, enfin ! Une lueur d'espoir jaillit dans ma poitrine et illumine l'espace de quelques instants la noirceur imposée à mon esprit. Au passage, je chausse la petite paire de chaussons gris à pois violets qui sont à ma taille.

J'entrouvre la porte légèrement pour tendre l'oreille à l'affût du moindre bruit suspect qui pourrait m'alerter d'un danger, de la présence d'une personne ou, je l'espère, d'un son connu qui me donnerait des indices sur ce lieu dans lequel je viens d'ouvrir les yeux. Je patiente quelques secondes, contrôlant nerveusement ma respiration et mes pleurs pour me faire la plus discrète possible. Mais rien. Aucun bruit. Pas même celui d'une horloge. Pas même celui d'une goutte d'eau d'un robinet mal fermé.

Peur et courage s'allient pour me pousser en dehors de cette chambre. Mes pas sont hésitants, ma vue doit à nouveau s'adapter à l'obscurité. Mon souffle est

court et haletant. Un pied devant l'autre, les bras tendus vers l'avant pour m'éviter tout obstacle, je déambule dans un couloir complètement absent de ma mémoire. Tant bien que mal, je parviens à trouver un interrupteur qui permet d'éclairer faiblement l'ensemble du lieu. Un appartement spacieux s'offre à moi et ma crainte devient réalité : je ne suis pas chez moi. J'analyse chaque élément. La cuisine petite, mais qui semble fonctionnelle, est composée de meubles blancs avec de grandes poignées en métal gris. Des étiquettes se trouvent sur chaque meuble : « Tasses et verres », « Assiettes », « Casseroles »... Le propriétaire du logement semble tenir énormément à son rangement.

À côté de la cuisine ouverte, j'aperçois la salle à manger. La grande table ovale est en orme, d'un bois marron foncé, tout comme le buffet. Elle doit être assez vieille, car elle présente des griffes. Un de ses pieds est quasiment déboîté. Le buffet est imposant et occupe une bonne partie d'un pan de mur. Une vitrine présente des verres à bière et, en son centre, un tableau représentant une femme énigmatique vêtue d'une capuche et dont le visage est caché. Ces meubles me semblent familiers. Ils me rappellent vaguement quelque chose. J'ai dû en voir des similaires chez des amis, certainement. Tout en considérant cette salle à manger, j'aperçois le lustre. Non pas le lustre. Mon lustre ! Je le reconnaîtrais entre mille ! Sa forme en pétales unique, son dégradé de couleurs ocre... Je me souviens également de l'ombre qu'il dessine au plafond lorsqu'on l'allume : une feuille de cannabis. Cela valait quelques rires de mes filles lorsqu'elles étaient adolescentes. Ce souvenir me ferait presque oublier la peur qui m'accompagne depuis mon réveil brusque. Comme si la vision d'un objet familial enveloppait mon esprit d'un halo rassurant et sécuritaire.

Mais que fait-il là ? Est-il possible que ce soit mon lustre ?

Non, mais reprends-toi, Patricia ! Ce n'est pas chez toi, c'est forcément une réplique !

Après avoir toisé chaque partie de ce deux-pièces, deux conclusions s'imposent à moi et, avec elles, leur lot de questions. La première, c'est que je ne suis pas chez moi. Malgré quelques similitudes troublantes au niveau des meubles, je dois l'avouer, cette demeure n'est pas la mienne. Mais si je ne suis pas chez moi, où suis-je ? Quel est ce lieu ?

La seconde conclusion découle directement de la première : je ne suis pas arrivée ici toute seule, comme par magie. Il y a donc forcément quelqu'un qui

sait. Tant bien que mal, j'essaie de voiler ma peur avec la rationalité : il y a obligatoirement une explication simple et concrète à ma présence dans ce lieu inconnu et étrangement familier.

Je n'ai toujours pas bougé de l'entrée de l'appartement depuis laquelle j'ai analysé chaque détail des pièces qui s'offrent à moi. Juste derrière moi se trouve la porte. La porte d'entrée. Enfin, la porte de sortie, plutôt pour moi ! En bois, de couleur grise, flanquée d'une poignée en métal, elle peut être à la fois ma libération comme la suite de ce cauchemar. Dans un geste hésitant et tremblant, j'effleure ce bloc gris, dernier rempart entre moi et un extérieur qui, je l'espère, ne me sera pas étranger. Le froid semble dominer derrière. Il tente de percer le bois et de s'infiltrer sous le léger interstice entre la porte et le sol.

Dans une grande inspiration, je crochète la poignée et entrouvre. Ces quelques secondes semblent suspendues au Temps, comme si les doutes avaient bloqué les grains du sablier. Dans cette petite poignée de secondes, une voix intérieure murmure au creux de mon cœur que je suis en sécurité. Cette voix intérieure, il me semble la connaître. Comme un écho doux et bienveillant, elle résonne en moi. Ma gorge se serre et les larmes montent. Ce ne sont plus celles de mon réveil. Ces perles d'eau qui débordent de mes yeux sont celles de la tristesse. Entendre cette voix résonner en moi me bouleverse. Je sais que je la connais, mais aucun visage ne vient se greffer à sa mélodie réconfortante. Pourtant, sa seule écoute suffit à ralentir le flot de pensées sclérosantes et m'offre un apaisement. Le temps reprend son cours à sa vitesse normale. La porte ouverte, je découvre un palier lumineux. Le plafond est en verre, assez épais et opaque. J'imagine aisément le bruit de la pluie battante tombant sur ce ciel de verre ou la chaleur des doux rayons de soleil matinaux l'été. Là, le temps est plutôt maussade. La brume glisse ici et là, elle descend envelopper la nature de son manteau grisâtre. Cette nappe épaisse amplifie l'étrangeté de ce que je vis depuis le réveil. Tout semble s'être allié pour m'immerger dans un flottement cauchemardesque.

Trois portes d'un camaïeu gris partagent le palier avec l'appartement dans lequel je me suis éveillée. Encore du gris. Décidément. Il y fait froid. Mon souffle se transforme rapidement en un nuage... grisâtre ! Je sens mes poils sur mes bras se hérissier et la chair de poule dans mon cou. La chaleur de l'appartement me manquerait presque. Mais hors de question d'opérer un demi-tour ! Un palier, 4 portes, une éliminée. Deux possibilités s'offrent à moi : sortir

de l'immeuble dont j'aperçois l'issue en bas d'un escalier ou chercher de l'aide derrière l'une de ces portes. Le bruit d'un cliquetis me sort de ces pourparlers avec moi-même. Plus besoin de choisir ! La porte devant moi s'ouvre et laisse apparaître dans l'entrebâillement une petite silhouette maigre.

Chapitre 2

La voisine

— Tout va bien ? Je vous ai entendue crier et appeler à l'aide.

De cette porte à peine ouverte, émerge une voix douce, à peine audible, celle d'une femme, vraisemblablement, une voix chargée du poids des années vécues. Au départ indéfinissable, la silhouette se dessine de façon plus précise. D'abord les contours : petite, mince, avec la peau sur les os et légèrement courbée vers l'avant. Puis, progressivement, les détails apparaissent. Une dame d'un certain âge, pour ne pas dire vieille, aux cheveux violets (certainement liés à un produit pour éviter le jaunissement du gris) se tient à présent devant moi. Son visage rond est parcouru de rides sinueuses comme le trajet du crayon d'un dessin en un trait de Picasso : nettes, nombreuses, d'apparence aléatoire, mais parfaitement harmonieuses. Son sourire dévoile une dentition parfaite. Certainement un magnifique dentier ! Un détail sur son visage m'interpelle : ses yeux. Leur couleur banale, un marron ni clair ni foncé, dénote complètement avec leur forme inédite : l'œil droit, à la pupille dilatée, forme un rond parfait tandis que l'œil gauche, à la pupille rétrécie, est en amande. Il est légèrement fermé sur l'extérieur. La paupière s'affaisse, le muscle doit se relâcher. La vieillesse certainement. Sans vouloir être impolie, l'observation minutieuse de cette petite dame voûtée m'empêche de lui répondre dans la foulée. Absorbée par ses yeux atypiques, je reste ainsi bouche bée pendant deux bonnes longues minutes qui ont dû lui paraître interminables.

Allez, reprends-toi, Patricia.

— Pardon, vous disiez madame ? Je n'ai pas bien compris.

— Je vous demandais si vous alliez bien. Vos cris et le tambourinage sur le mur mitoyen m'ont réveillée en sursaut. J'ai cru que vous étiez en danger.

Mes cris ? Le tambourinage ?

— Oui, oui, ça va... Mais vous devez vous tromper, j'en suis désolée. Je n'ai frappé sur aucun mur. À vrai dire, j'ai justement essayé de me faire la plus discrète possible parce que je ne me sens pas en sécurité.

Qu'est-ce que me raconte la petite dame ? Elle se trompe assurément. Je me rappelle n'avoir fait aucun bruit par peur d'alerter mon ravisseur ou une autre personne qui pourrait me vouloir du mal. Peut-être ai-je dit quelques mots, peut-être a-t-elle pu entendre quelques sanglots, mais de là à parler de cris ! Pire ! Des coups dans le mur ! Elle doit confondre avec un voisin ou elle a fait un cauchemar éveillé. Il est possible aussi qu'elle perde un peu la tête, la pauvre... Il paraît que cela peut arriver aux personnes âgées et isolées : de manière insidieuse, le cerveau est parasité lentement. On oublie, on interprète, on fabule aussi... Enfin, quoi qu'il en soit, elle me paraît inquiète et je ne sais pas pourquoi, mais l'envie irrépressible de la rassurer me gagne. Je reprends donc avec un ton plus assuré, mettant de côté mes propres émotions qui se bousculent et s'entrechoquent en mon for intérieur.

— Ne vous inquiétez pas, madame, tout va bien, vraiment. Je pense qu'il s'agit d'un malentendu. J'avoue ne pas savoir où je me trouve et je cherche simplement à comprendre.

Un sourire compatissant attendrit son visage. Elle semble comprendre mon désappointement. Ma détresse est telle qu'elle doit transparaître malgré mes efforts pour la cacher. Il est vrai que ma bouche reste crispée, mes mains tendues et mon corps alerte. Ou alors... Ou alors, elle a déjà vu une personne dans la même situation que moi, ici, sur ce palier, devant cette fameuse porte grise. Ma thèse de l'enlèvement serait alors la bonne. Cette idée tord mon estomac et me donne soudain la nausée. Des bouffées de chaleur m'envahissent, mon ouïe s'assourdit et ma vue se trouble. Je me sens défaillir dans un moment de faiblesse. Devant ma tête qui se décompose, la gentille voisine aux yeux troublants ouvre grand sa porte et m'invite à entrer quelques instants chez elle. Il ne m'en faut pas plus, j'accepte sans hésiter. Avec les jambes flasques, mes sueurs d'angoisse et mes pensées complètement en déroute, m'asseoir quelques instants avec une personne bienveillante en l'apparence ne pourra me faire que du bien. Je réunis alors toutes les forces qui me restent pour m'avancer vers elle. J'approche de cette porte d'un gris perle, plus clair que celle que j'ai franchie quelques minutes auparavant. Avec un sourire chargé de gratitude, je franchis le seuil de la porte dans un mutisme reconnaissant.

C'est ainsi que je découvre un nouvel appartement, un deux-pièces, avec une cuisine ouverte sur une salle à manger que l'on voit aisément depuis l'entrée. En fait, il s'agit d'une réplique du lieu dans lequel je me trouvais, il y a encore une